

Daisy est née à la fin du 19^{ème} siècle dans une famille ouvrière de dix enfants. Son père buvait, ce qui avait pour conséquence qu'il y avait beaucoup de disputes, de cris et de coups à la maison. L'alcool rendait le père violent envers sa femme et ses enfants. Pour un oui ou pour un non, elle goûtait, ainsi que ses frères et sœurs, souvent du ceinturon, et même du fouet. Elle n'aimait pas son père. Heureusement, sa mère faisait tout ce qu'elle pouvait pour adoucir le quotidien. Jusqu'au jour où son géniteur, lors d'une des innombrables scènes de ménage, intima l'ordre à sa femme de quitter la maison. Celle-ci n'eut d'autre choix que d'obtempérer, et elle quitta le domicile conjugal avec, pendus à ses basques, dix enfants la suppliant de les emmener avec elle. La vie reprit plus terrible encore, et Daisy sentit grandir en elle une haine terrible contre son père. L'âge aidant, la plupart de ses frères et sœurs se marièrent et quittèrent la maison ou s'engagèrent dans l'armée. Daisy, elle, resta auprès de son père jusqu'au jour où celui-ci disparut de la circulation. Il refit surface des années plus tard, gravement malade, disant avoir changé, et demandant pardon. D'abord sceptiques, les frères et sœurs de Daisy pardonnèrent à leur père, mais pas Daisy. Jusqu'à sa mort, elle conserva à son encontre une haine et une amertume féroces. D'ailleurs, elle ne se rendit pas aux funérailles de celui-ci. Daisy eut, elle aussi, des enfants et, malheureusement, la haine étant un mauvais locataire intérieur, elle reproduisit le même comportement que son père : dévalorisation, brimades, moqueries et sévices corporels. Elle punissait ses enfants par principe, prétextant en permanence qu'ils avaient certainement fait quelque chose de mal. Il semblait même qu'elle ait hérité de la dextérité de son père à manier le fouet. Mais elle ne toucha jamais une goutte d'alcool parce qu'elle ne voulait pas ressembler à son père. Ayant un cœur de pierre, Daisy ne pardonna jamais et ne demanda jamais pardon. Le pasteur de Margaret, la fille de Daisy, avait souvent rencontré ce genre de personnes. Margaret ne voulait pas ressembler à sa mère, mais elle connut, elle aussi, son lot de vicissitudes. Elle eut quatre enfants dont elle perdit le contrôle à l'adolescence. Son fils Michael, âgé de seize ans dans les années 60, lui tapait particulièrement sur les nerfs. Il écoutait du rock, portait des lunettes cerclées de métal et se laissait pousser les cheveux. Margaret le flanqua dehors quand elle découvrit qu'il fumait de la marijuana. Il partit rejoindre un mouvement hippie. Elle continua néanmoins à le menacer, elle le dénonça à un juge, et finit par le rayer de son testament. Elle essaya toutes les menaces, toutes les pressions, mais rien ne semblait toucher Michael. Jusqu'à ce qu'un jour, dans une crise de colère, elle lui dise : « Je ne veux plus jamais te revoir de ma vie! »

Cela fait + de 50 ans aujourd'hui, et elle ne l'a pas revu depuis. Michael est devenu l'ami intime de



Philip Yancey, et pendant toutes ces années, celui-ci a essayé à plusieurs reprises d'entamer un processus de réconciliation entre Margaret et son fils. Il s'est toujours retrouvé devant un mur : Margaret. Lors d'une de ses tentatives, *Yancey* lui a demandé si elle regrettait ce qu'elle avait dit à son fils ce jour-là. Elle s'est tournée vers lui, les yeux emplis de rage : - Je ne sais pas pourquoi Dieu ne l'a pas repris il y a longtemps après tout ce qu'il a fait! » - Tu veux dire que tu souhaiterais que ton fils soit mort? », lui demanda *Yancey*. Il n'eut jamais de réponse. Michael se maria plusieurs fois, divorça à chaque fois, et ne pardonna à aucune de ses épouses. Il dira même un jour à son ami *Yancey*, au sujet de sa dernière épouse en date, alors qu'ils entamaient une procédure de divorce : « J'aimerais qu'elle n'ait jamais existé! » **Tout ça, avec le même ton de voix que sa mère et sa grand-mère.**

Tel un code maléfique encodé dans l'ADN familial, le manque de grâce avait été transmis de l'un à l'autre par une chaîne ininterrompue...

Le manque de grâce accomplit son travail doucement et mortellement, comme un gaz toxique indétectable.

- *Un père meurt non pardonné.*
- *Une mère qui a autrefois porté un enfant dans son ventre, ne lui parle plus pendant la moitié de sa vie.*

La toxine continue son travail dans les cœurs en silence, de génération en génération.

Vous savez le plus beau, si je puis dire, c'est que Margaret est une fervente chrétienne! Qui étudie la Bible tous les jours.

Quelqu'un lui a d'ailleurs un jour parlé de la parabole du fils prodigue : - « Que fais-tu de cette parabole Margaret? Entends-tu son message de pardon? » Elle répondit immédiatement sur le ton d'un automate : - Cette parabole se trouve dans Luc 15, c'est la 3^{ème} d'une série de trois : la drachme perdue, la brebis perdue, le fils perdu. Tout ce que la parabole du fils prodigue cherche à démontrer, c'est combien les êtres humains diffèrent des objets inanimés (la drachme) et des animaux (la brebis). Les gens ont leur libre arbitre, il faut qu'ils soient moralement responsables. Il fallait que le garçon revienne en rampant. Il fallait qu'il se repente. C'est ça que Jésus a voulu montrer ».

J'ai envie de dire à toutes les Margaret du monde : *Non, ce n'est pas ça que Jésus a voulu montrer! Les trois histoires mettent toutes l'accent sur la joie éprouvée par celui qui retrouve ce qu'il avait perdu. Que malgré la terrible réalité vécue, la joie et la paix sont encore possibles, un lendemain est encore possible grâce à la grâce* ». Même la syntaxe vient au secours de ce que je suis en train de dire La grâce est injuste, c'est vrai, et c'est justement là, l'une des choses les plus difficiles la concernant. Il est totalement fou de s'attendre à ce qu'une femme pardonne les choses terribles que son père lui a faites, simplement parce qu'il demande pardon des années plus tard. Tout comme il est complètement injuste de demander à une mère de pardonner les nombreuses offenses que son adolescent de fils a commises. Mais, encore une fois, la grâce n'a rien à voir avec ce qui est juste. J'aimerais vous dire que le manque de grâce n'existe que dans les familles. Malheureusement, ce qui est vrai pour les familles, l'est également pour les tribus, les races et les nations. L'histoire de cette famille que je vous ai racontée, courant sur un siècle et marquée par l'absence de grâce est terrible, mais c'est encore pire quand on regarde l'histoire du monde. Si vous demandiez à un adolescent poseur de bombes en Irlande du Nord, ou à un manieur de machette au Rwanda, ou à un sniper du conflit en ex-Yougoslavie, ou plus près de nous, à un soldat russe, pourquoi ils tuaient, ils ne pourraient peut-être même pas vous répondre. Ce qu'on sait en revanche, c'est que l'Irlande cherchait à se venger de toutes les atrocités que les Anglais avaient perpétrées envers elle. Le Rwanda et le Burundi, malgré tout ce qui s'est déjà passé, sont encore instables car ces deux pays poursuivent des guerres tribales dont l'origine remonte à la nuit des temps. Quant au conflit en ex-Yougoslavie, il repose sur des questions ethniques et religieuses remontant à sept siècles. Et au moment où je parle, des semences de haine sont semées dans les cœurs de milliers de Rohingyas, cette minorité birmane musulmane, qui subit actuellement un véritable génocide de la part de la majorité bouddhiste. Dans la plupart des films, il y a une musique

qui habille et accompagne l'histoire qui nous est racontée; eh bien, je pense que le fond sonore de l'histoire du monde, de notre histoire commune et personnelle, est le manque de grâce : **C'est l'état naturel de notre humanité.** On se rappelle tous, je pense,



l'enlèvement **d'Ingrid Bettencourt**, cette femme politique Franco-Colombienne enlevée par les FARC en 2002, et libérée 6 ans et demi plus tard. Elle raconte dans le livre où elle relate sa captivité au fin fond de la jungle colombienne, que les otages s'en voulaient à mort, s'entretuaient à cause de la nourriture. Les gardiens donnaient volontairement plus de nourriture à l'un ou à l'autre de manière à casser tout front commun. Ou encore, ils punissaient sévèrement tout le groupe de détenus en cas d'évasion avortée afin d'encourager la délation au sein même du groupe.

Les représailles étaient terribles! Mais vu les conditions innommables de leur détention, on aurait pu néanmoins s'attendre à de la solidarité... eh bien non! L'une des premières simulations de la vie sur la planète Mars eut lieu dans le désert de l'Arizona dans les années 90. On a « enfermé » huit scientifiques de haut niveau dans une bulle pendant 2 ans. Lorsque l'expérience a pris fin, pendant la conférence de presse, l'un des scientifiques a expliqué que pendant plus d'un an, le groupe avait été coupé en deux suite à une altercation sur un sujet dérisoire. A partir de ce moment, les deux groupes ne se sont plus adressé la parole! C'est chouette la vie sur Mars! Le manque de grâce provoque une fissure entre mère et fille, père et fils, frère et sœur, entre prisonniers, scientifiques, tribus, races, et cette fissure finit par devenir un gouffre. Dans combien de familles, de couples, fait-on encore allusion au quotidien à des événements passés supposés être pardonnés parfois depuis des années? Cela se fait parfois sans aucune agressivité et sans aucune volonté de faire de la peine, mais cela prouve bien que pardonner est douloureusement difficile, et que, des années après parfois, la blessure infligée continue à vivre dans notre mémoire.

Le pardon est un acte anormal.

Il y a une histoire dans la Bible qui me semble bien exprimer ce que je viens de dire. C'est l'histoire de Joseph, dans le livre de la Genèse. Son histoire est centrale puisqu'elle clôture le livre de la Genèse et court sur plus de dix chapitres!¹ Je ne vais pas m'attarder sur tous les détails de cette histoire, ni la lire entièrement (*ce serait trop long*), mais j'aimerais malgré tout en faire un petit résumé pour ceux qui ne la connaîtraient pas, et m'arrêter sur une chose qui me paraît importante.

Joseph est le fils dernier né de Jacob, et c'est le petit chouchou à son papa. Il a toujours les plus beaux jouets, les plus beaux vêtements et, apparemment, Joseph ne voit aucun mal à ça. De plus, comme si cela ne suffisait pas, Joseph dit avoir des visions de l'avenir; visions dans lesquelles, bien entendu, il a le beau rôle et ses frères le mauvais. Un jour, n'y tenant plus, les frères s'emparent de lui et le vendent comme esclave à une caravane en partance pour l'Egypte, faisant croire au pauvre Jacob, inconsolable, que son fils chéri a été tué par une bête sauvage. Joseph, en Egypte, passera du statut d'esclave à celui d'homme de confiance, d'homme de confiance à paria, accusé faussement de tentative de viol, de paria à prisonnier, et enfin, de prisonnier à premier ministre du pharaon. A la fin de l'histoire, Joseph retrouve ses frères, mais ceux-ci ne le reconnaissent pas. Ils ne pourraient pas. Ils ont vendu un jeune garçon immature et apeuré, et là ils se retrouvent devant l'homme le plus puissant d'Egypte, revêtu de la dignité et de l'autorité du pharaon. A la lecture de la fin de l'histoire, une chose semble toutefois surprenante, ce sont les changements

¹ Genèse 37 à 50

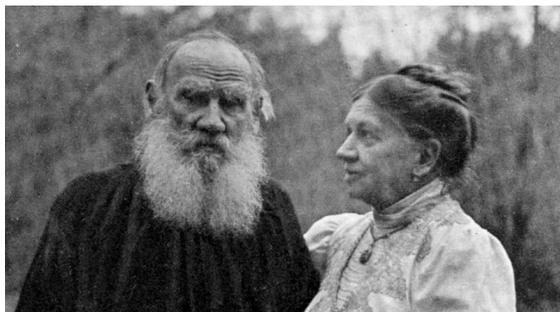
incessants d'attitudes de Joseph. D'abord, il jette ses frères en prison. Puis, il les libère et leur donne du blé (ce qu'ils étaient venus chercher), puis fait placer de l'argent dans leurs affaires pour les accuser faussement de vol. Puis, le voilà sanglotant dans une pièce annexe comme un bébé. Tout cela a peut-être duré des mois, si pas des années, le texte ne le dit pas.

Tout cela dura jusqu'à ce que Joseph ne pût plus se contenir :

« Joseph ne parvenait plus à se retenir devant tous ceux qui l'entouraient. Il s'écria: «Faites sortir tout le monde!» si bien qu'il ne resta plus personne avec lui quand il se fit reconnaître par ses frères. Il se mit à sangloter. Les Egyptiens l'entendirent et la nouvelle parvint à l'entourage du pharaon ».

Gn 45 : 1-2

Je crois que cette histoire représente bien la difficulté du pardon, et les méandres par lesquelles celui qui pardonne va devoir passer. A cause de ses frères, Joseph avait passé la plus grande partie de sa jeunesse dans une prison égyptienne. Ils l'avaient privé de l'amour de son père, des projets qu'il formait pour lui. Ils l'avaient battu, vendu comme esclave, lui, leur frère. Bien qu'il soit parvenu à triompher de l'adversité *« car Dieu était avec lui »*, et qu'il désirait pardonner ses frères, il n'y arrivait pas, la douleur était encore trop vive. Joseph pensait peut-être d'ailleurs avoir pardonné jusqu'au moment où il revoit ses frères, et où tout lui revient en une fois. De là, ses nombreux aller-retours entre des marques de bonté, et de petits jeux cruels. Oui, je suis persuadé que c'est de là que proviennent toutes les tergiversations de Joseph dont nous parle le texte. Mais quand la grâce a fini par atteindre le cœur de Joseph, le bruit de son chagrin et de son amour a résonné dans tout le palais : *« Qu'est-ce que ce gémissement? Le ministre de pharaon est-il malade? » Non, la santé de Joseph était excellente. C'était simplement le bruit d'un homme en train de pardonner.* Derrière tout acte de pardon est tapie une blessure, et la douleur de celle-ci ne s'estompe pas facilement. Et l'on va souvent faire bien des allers-retours entre notre désir de pardonner et notre souffrance.



Léon Tolstoï, l'immense écrivain russe, auteur entre autres des romans « Guerre et paix » et « Anna Karénine », pensait faire ce qu'il fallait lorsqu'il demanda à sa fiancée de quinze ans de lire son journal intime dans lequel il relatait toutes ses frasques sexuelles. Il pensait faire démarrer son mariage sur de bonnes bases en ne cachant rien à

sa future femme. Il désirait le pardon rétrospectif de Sonja. Au lieu de cela, la confession de Tolstoï sema les graines d'un mariage qui ne tiendrait que par la haine et non l'amour. « Quand il m'embrasse, je ne cesse de penser : je ne suis pas la première femme qu'il a aimée ». , écrit Sonja Tolstoï dans son propre journal. Elle parvenait à lui pardonner certaines de ses aventures de jeunesse, mais pas sa liaison avec Axinya, une paysanne qui travaillait toujours sur le domaine de Tolstoï. « Un jour, je me tueraï de jalousie », écrit-elle encore, après avoir vu le petit garçon de trois ans d'Axinya qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à son mari. La femme de Tolstoï écrit encore en 1909 : « Tolstoï apprécie cette paysanne dévergondée avec son solide corps de femme et ses jambes bronzées, elle l'attire aussi puissamment aujourd'hui qu'autrefois, il y a tant d'années de cela ». En 1909, lorsque Sonja écrit ces mots, sa « rivale » est une vieille femme ratatinée de 80 ans.

Pendant un demi-siècle, elle avait été aveuglée par la jalousie, et avait détruit tout amour pour son mari.

Contre une telle puissance de destruction que peut bien faire la réponse chrétienne?

Le pardon est un acte anormal. Sonja Tolstoï, vous, moi, pourrions exprimer cette même vérité écrite par le poète **Wystan Hugh Auden** :



« Moi et le public, nous savons ce qu'apprennent tous les écoliers : ceux auxquels on fait du mal, feront du mal à leur tour ».

Auden écrit que la loi de la nature n'admet aucun pardon. Est-ce que les écureuils pardonnent aux chats de monter dans les arbres et de leur courir après? Les dauphins pardonnent-ils aux requins de tuer leurs compagnons de jeux? La nature est le monde des loups qui se mangent entre eux. En ce qui concerne l'espèce humaine, nos principales institutions, qu'elles soient financières, politiques et même sportives, fonctionnent selon le même principe implacable. Aucun arbitre ne dira jamais à un athlète : « Tu as été éliminé, mais vu ton état d'esprit exemplaire, je te déclare vainqueur ». Ou quelle nation dira jamais à une autre : « Vous avez parfaitement raison, nous avons violé vos frontières. Voulez-vous bien nous pardonner? »

Même lorsque nous avons conscience d'avoir mal agi, nous préférons "payer", il faut que nous méritions notre pardon.

En 1077, l'empereur du Saint empire romain germanique est resté trois jours les pieds nus dans la neige devant la résidence du pape pour obtenir son pardon. Notre empereur a certainement dû repartir chez lui avec un profond sentiment de satisfaction : les stigmates du gel comme stigmate du pardon. **Elisabeth O' Connor** a écrit :

« Malgré cent sermons sur le pardon, nous ne pardonnons pas facilement et nous ne sommes pas facilement pardonnés. Nous découvrons que le pardon est toujours plus difficile que les sermons ne le prétendent ».

Nous soignons nos plaies, nous nous donnons un mal fou pour rationaliser notre comportement, perpétuer des dissensions familiales, nous punir, punir les autres, tout cela pour éviter l'acte le plus anormal qui soit.

La vengeance nous vient bien plus naturellement que le pardon.

Lors de fouilles sur la côte anglaise, des archéologues ont mis à jour des ruines romaines, des thermes, dont les Romains étaient très friands; et, sur les murs de ceux-ci, ils ont découvert des inscriptions. Des demandes faites aux dieux. Des demandes de malédictions. Une de ces "demandes" disait : « Docimède (l'auteur de la demande), a perdu deux gants. Il demande que la

personne qui les a volés perde la raison et la vue dans le temple qui lui est attitré ». Cette demande n'est pas bête après tout. Pourquoi ne pas implorer la puissance divine pour appuyer la nôtre dans notre quête de vengeance? Nombreux sont d'ailleurs les psaumes qui expriment le même sentiment. C'est la prière que fit un jour l'humoriste américaine **Emma Bombeck** :

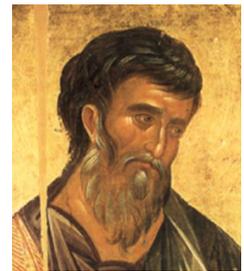


« Seigneur, si tu ne peux pas me rendre mince, alors fais en sorte que mes amis deviennent gros ».

Au lieu de cela, par un renversement terrifiant dont il a le secret, Jésus nous dit :

« Pardonne-nous nos offenses, comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... »

Mt 6 : 12

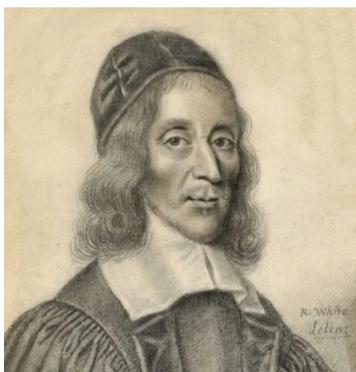


Au centre de la prière de notre Seigneur, cette prière qu'il nous a laissée comme modèle, se cache l'acte anormal du pardon. Les baigneurs romains incitaient leurs dieux à soutenir leur conception de la justice; Jésus, lui, fit dépendre le pardon de Dieu de notre prédisposition à pardonner les actes injustes qui nous sont faits. **Charles Williams**, l'écrivain britannique, a dit de la prière du Seigneur :



« Aucun mot ne porte une plus grande possibilité de terreur que le petit mot « comme » dans cette clause ».

Williams a raison. Ce que Jésus nous dit c'est que nous devrions être capables, nous les enfants de Dieu, de dire à notre Père : *« Tu dois me pardonner parce que c'est ce que je fais chaque fois que c'est nécessaire »*. Une dernière citation pour terminer. Elle est de **George Herbert**, un poète anglais :



« Celui qui est incapable de pardonner à un autre, brise le pont sur lequel il doit lui-même passer ».